

L'idéologie raciste

extraits

Colette Guillaumin

Gallimard, 2002

(édition originale Mouton & Co, 1972)

Les résumés et commentaires sont en italiques

Préliminaires :

« Pour l'opinion publique, la question du racisme se pose selon deux axes simples, d'une part l'existence d'une différence de « nature » entre les groupes humains et d'autre part l'exercice de l'hostilité entre ces différents groupes. Pour la recherche, il est évident que la question est plus complexe ; cependant ses présupposés centraux restent les mêmes et, tout en apportant au niveau des définitions du groupe et des causes de l'hostilité des nuances et des complexités importantes, elle a adopté la définition courante, prenant pour vérité en soi ce que le sens commun disait être le racisme. Elle a traité de phénomène comme s'il se définissait totalement par l'agressivité entre groupes objectivement différents. [...]

Le concept « race » se trouve être double, à la fois concept scientifique et notion de « bon sens ». Son emploi est insuffisamment défini dans les sciences humaines où il est utilisé avec le même sens et les mêmes valeurs que dans les sciences naturelles ou en s'appliquant à des manifestations sociales : les races concrètes y prennent figure d'objet réel de la structure sociale raciste. Or déterminer le sens réel du racisme c'est d'abord lever les ambiguïtés de la notion de race elle-même. Mais au problème du racisme, l'un des plus étudiés, l'un des plus brûlants du monde actuel, s'attache un potentiel affectif très élevé, tel qu'il obscurcit la réflexion qui s'y applique : les questions posées par cet acte social qu'est le racisme sont profondément marquées par les motivations inconscientes de la conduite raciste elle-même. D'une façon ou d'une autre le problème raciste, lorsqu'il est analysé, est abordé en considérant la race selon le niveau de réalité que lui attribue consciemment la société qui le produit. C'est-à-dire que *la race est considérée comme un objet concret intervenant comme facteur de l'acte raciste*. D'où le consensus général de la recherche à donner une définition d'ordre biologique la race¹.

Pourtant les différences somatiques, considérées comme « évidentes », renvoient à plus qu'elles-mêmes. Ce surcroît de signification, ce halo, peut permettre de tenter un examen conceptuel de la notion de race comme objet des sciences humaines et d'en donner une définition sociologique en quittant enfin le terrain biologique. Ces remarques ne tendent en rien à éliminer une définition de la race dans le domaine propre des sciences biologiques mais à attirer l'attention sur le manque de définition sociologique². Ce manque marque bien à notre avis l'organisation raciste de notre pensée, il est la conséquence de l'adoption sans critique que nous faisons du caractère biologique de la race en le transportant tel quel dans l'univers social *sans rétablir la médiation du sens*.

Il est donc urgent de donner une perspective sociologique à ce qui est habituellement abordé comme un phénomène biologique ayant des conséquences sociologiques (ou bien comme la négation de cette « réalité biologique », ce qui est identique puisque c'est situer le problème au même niveau de réalité)³. Cette dernière prise de position se convertit dans la pratique en tentative de ramener à la raison les

1 Cette définition peut être aussi bien positive que négative : soit confirmant, soit niant, soit relativisant l'existence biologique des races.

2 Une définition sociologique de la race, contrairement à celle de la conduite raciste, n'a pas été donnée.

acteurs sociaux du racisme en leur montrant qu'ils font erreur, qu'il n'y a pas de races et qu'ils doivent donc ne pas se conduire comme ils le font : raisonnement qui réintroduit dans la pratique sociale un racisme de type intellectuel en ce qu'il suppose que l'existence matérielle des races pourrait être la cause efficiente du mécanisme social. Ce paradoxe qui semble être à l'origine de certaines inadéquations et insuffisances de la lutte antiraciste nous presse de son côté de tenter une redéfinition du problème.

On trouvera donc dans ce travail une histoire de ce qui constitue actuellement le poids et le *sens* de la notion de race telle qu'elle apparaît socialement. Ensuite, à la lumière des traits centraux de cette notion qui auront été mis en évidence, sera étudié le statut de ces traits dans notre société tels que les manifeste le langage banal. Sens et statut qui nous permettront un essai de définition sociologique de la race. La race n'y apparaîtra pas réalité biologique mais plutôt *forme* biologique utilisée comme SIGNE.

C'est sans doute de n'avoir pas séparé les deux niveaux, concret et symbolique, de la race dans l'étude du racisme qui a entraîné l'impasse de la recherche sur le racisme et les échecs relatifs de ses applications pratiques. On ne peut en sciences humaines traiter les races selon le niveau de réalité des sciences naturelles. Le mot de Husserl sur les races de harengs qui nous apprennent sur les races « tout ce qu'on sait sur la question quand la passion ne s'en mêle pas », est éclairant sur le mécanisme qui sous-tend notre approche de la question : d'une part on a étudié les races « concrètes », d'autre part on a étudié la passion et on a tenté de joindre les deux aspects. Acte impossible si l'on songe qu'on a alors oublié que l'objet des passions n'était pas à proprement parler la race concrète, mais un objet social à *définir*.

On ne s'étonnera pas alors, dans une approche sociologique de la race et de ses connotations inconscientes, de voir figurer parmi les races mentionnées toutes les *catégories institutionnelles revêtues de la marque biologique*, puisque cette marque, comme nous le verrons dans la première partie, est le critère fondamental de la notion de race. Ces catégories sont certes investies de la marque biologique selon des schémas différents, par exemple les aliénés le sont par le biais du constitutionnalisme, de la dégénérescence, des différences chromosomiques ; les femmes par celui de la différence anatomo-sexuelle, somatique et du potentiel chromosomique ; les homosexuels par celui de la différence hormonale ; les ouvriers (le peuple) sont pour la droite, depuis la révolution et encore actuellement, de race différente. Les âges extrêmes de la vie eux-mêmes sont investis de différences biologiques tout en se trouvant dans une position relativement marginale quant à l'investissement affectif puisque chacun en parcourt le trajet. Ces remarques sont nées peu à peu au cours de la recherche elle-même. Dans un premier stade, l'observation du langage courant était orienté sur l'objet « race » communément reconnue. Était retenu tout ce qui se rapportait aux jaunes, aux juifs, aux nègres, bref à toutes les catégories explicitement dites raciales. Mais dès ce moment on pouvait reconnaître une certaine identité de traitement verbal entre des catégories dont le dénominateur commun était d'être « altérisées » : non seulement les races au sens courant, mais aussi les sexes, les classes sociales, les situations légales (aliénés, criminels, marginaux sexuels ou sociaux, mineurs), l'âge (vieillards, enfants, jeunes). Mais nous ne renvoyons pas alors cette identité de traitement à autre chose que l'altérité et nous ne songions nullement à établir le lien avec le racisme. Nous n'y voyions, par le bien de l'altérité, qu'un reflet de la distribution du pouvoir dans notre société, bien loin de voir le critère commun de la biologisation. En même temps cependant les lectures personnelles qui étaient faites parallèlement étaient impliquées dans la recherche ; lorsqu'on travaille

3 Cette négation a été longtemps l'attitude la plus courante de la recherche ; actuellement, depuis la rencontre Unesco de Moscou (1964), la tendance se renverse au profit de l'admission de l'existence d'un facteur biologique réel de différenciation. Ce qui n'avance en rien la connaissance du problème.

sur le langage écrit on ne cesse pas cette perpétuelle lecture au second degré pour autant qu'on quitte l'objet direct de l'étude. Or on ne pouvait manquer d'être frappé par la différence du ton suivant les époques dès qu'il était question des « autres ». Le XVIII^e siècle particulièrement est profondément différent de l'époque actuelle⁴. Ceci nous a conduits à chercher, plus haut dans le temps et plus près de nous, des textes se rapportant explicitement à d'autres races par leur sujet (voyages ou utopies, par exemple). Il était ainsi possible en comparant avec les textes actuels de déterminer ce que, maintenant, le racisme avait de particulier. En s'appuyant en même temps sur l'analyse des textes fondamentaux du racisme on a pu définir cette particularité comme une biologisation de la pensée sociale, qui tente par ce biais de poser en absolu toute différence constatée ou supposée.

On était ainsi amené à reconsidérer le problème de l'altérité non plus dans son seul rapport à la puissance objective mais aussi dans les liens qu'il pouvait entretenir avec la croyance biologique. Il fallait comparer alors les catégories définies à la fois par la différence de pouvoir et la différence perceptive, avec celles qui sont définies par la marque biologique. Cette comparaison donne un ensemble qui ne contient pas toutes les catégories relevant de l'altérité⁵, et élimine par exemple les catégories de relation (rapport parent-enfant, rapport amoureux, rapport à soi-même⁶), mais recouvre celles qui sont précisées et délimitées par un caractère « somatique » et qui sont ainsi *signées de la marque biologique* dans la radicalisation de la différence.

Cet ensemble caractérise le phénomène social « race », défini par l'association « altérité, rapport au pouvoir, marque biologique ». Mais, pourrait-on objecter, si le mécanisme social de biologisation est identique à l'égard de toutes ces catégories, comment se fait-il que certaines seulement « bénéficient » d'un terme générique particulier – la « race » - et non les autres ? Cela ne signifie-t-il pas qu'il y a une spécificité de la race ? Le terme race a une spécificité réelle, celle de l'ensemble social. Ce qui est désigné par le terme race est une modalité particulière du phénomène biologique, celle de la constitution en groupe se perpétuant lui-même par la génération, groupe constitué de géniteurs et d'enfants parcourant les différents âges de la vie. « Race » conserve ici son sens ancien de lignée, de famille, qui jusqu'au XIX^e siècle fut son unique sens⁷, il continue à désigner la continuité générique. Toutefois cette spécificité ne se situe pas au niveau symbolique où se noue la *réalité sociale* du biologique. Dès que la marque biologique est le fait d'un groupe humain en tant qu'ensemble générique le mot race apparaît ; lorsque cette marque est le fait d'une partie seulement des individus d'un groupe de lignage elle ne s'appuie pas sur le mot race. Dans les classes sociales, par exemple, le biologique apparaît bien sous la désignation de « race ». Il faut se souvenir que c'est à leur sujet, et pas du tout à propos de ce qu'on appelle actuellement une race, que la théorie raciste a pris ses premiers élans avec Boulainvilliers⁸ et les historiens du

4 Des écrits comme ceux de Rousseau, Jean Itard, Mme Roland, Casanova, etc., sont des textes a-racistes.

5 La notion d'« altérité » désigne en fait deux phénomènes. Dans un cas elle désigne une *relation*, dans l'autre le *caractère d'un objet autre*.

6 *Pourrait-on rajouter les rapports de production ? Mais c'est une autre histoire... (Note du claviste)*

7 Encore en 1801 (an IX) le *Nouveau vocabulaire français ou abrégé du Dictionnaire de l'Académie* de Wailly donne pour « race » : Lignée, tous ceux qui viennent d'une même famille.

8 « Pour Claude Nicolet, des auteurs non historiens professionnels comme Hannah Arendt, George Lukacs ou Michel Foucault ont établi à tort un amalgame entre la pensée de Boulainvilliers et le racisme théorisé en Allemagne et en France de Gobineau à Alfred Rosenberg. Ceci se traduira par le fait que *La Dissertation*, sera publiée de façon non scientifique sous le titre *Le Sang épuré* (Bruxelles, 1973), titre frappant mais déformant la pensée de l'auteur ; le texte reprend mais en la centrant sur la noblesse toute la doctrine de l'auteur : réflexion politique, historique, morale et philosophique pour un milieu bien précis, l'ancienne noblesse militaire, relativement appauvrie, dont l'histoire séculaire était le garant d'un bon gouvernement. En fait, l'examen du texte fait apparaître que cette garantie d'un bon gouvernement ne procède pas de « la race et de la pureté du sang » mais des qualités morales cultivées par la noblesse militaire : vertu, courage, fidélité et sens aigu des « franchises » c'est-à-dire des libertés. »

https://fr.wikipedia.org/wiki/Henri_de_Boulainvilliers#cite_ref-Nicolet_2003_p73_21-0 *Note du claviste*

début du XIX^e siècle. Dans le cas des catégories de sexe où la transmission ne se joue qu'à 50 % (moitié hommes, moitié femmes), le biologique ne se recouvre pas du terme, encore qu'il soit intéressant de noter la fréquence croissante de l'emploi métaphorique de ce terme pour désigner les femmes. Les aliénés échappent pratiquement à cette désignation, le constitutionnalisme le plus sévère ne supposant qu'une transmission aléatoire de l'aliénation.

Ces catégories marquées de la différence biologique sont d'autre part situées au sein de l'espèce humaine et on les considère comme telles. Cette remarque est capitale. En effet l'espèce humaine est la notion clef par rapport à laquelle s'est constitué et se constitue quotidiennement le racisme. L'animal, le végétal, a fortiori l'inanimé n'en relèvent pas. Le racisme se noue dans le rapport entre une catégorisation signifiante et l'appartenance au règne humain. Chaque groupe humain disposant de pouvoir se considère, ethnocentrisme bien connu, comme le prototype de l'humain ou même comme l'humain en soi. Ce même ethnocentrisme s'interrogeant sur lui-même se pose parfois la question d'un racisme envers les animaux, interrogation qui n'inclut pas dans ses données la notion de *conscience réciproque* par quoi se définit l'homo sapiens : fragilité du sentiment de l'identité, ou au contraire assurance renouvelée de définir soi-même la totalité du règne humain, ne voyant plus alors en dehors de soi de frontière significative entre l'humain et le non-humain, entre le sujet et l'objet, entre la culture et la nature ? L'histoire du racisme nous montre cependant qu'il est acte de négation envers un objet qui n'a pas le droit de se proclamer sujet, mais qui en a donc la *possibilité théorique*. Le racisme se joue dans la réciprocité des consciences au sein du statut humain.

La recherche est alors orientée sur les considérations suivantes :

1°) Les sciences humaines ont de la race la même conception que l'opinion publique, lui attribuant un statut de réalité en nature. On en voit des traces constantes aussi bien dans la pratique des échelles que dans le langage habituel de ces sciences. Or au niveau des sciences humaines, la race n'a en fait pas de réalité autre que de signe. Cette optique présente l'avantage de désigner aussi bien l'usage de la notion de race dans le consensus commun, où elle joue effectivement le rôle de signe, que le niveau où peut effectivement se pratiquer son étude sociologique. Alors que, si l'on s'en tient au fait de la réalité concrète de la race, le sens commun et l'approche scientifique en ont une conception divergente : la « race » de l'homme de la rue et la « race » de l'anthropologue physique ne sont pas la même réalité. Le traitement de la race au niveau de sa réalité symbolique évite d'entretenir la confusion dénoncée plus haut entre le physique et le social.

2°) Corrélativement à cet emploi habituel du concept, le fait race apparaît dans les sciences humaines comme dissocié des autres phénomènes sociaux. L'aliénation, le système des classes, la minorité de l'un des sexes sont considérés comme radicalement différents du phénomène social racisme et ce à partir du présupposé de la réalité matérielle de la race. Le sens commun de ces phénomènes pourrait cependant s'il était analysé être fructueux pour la compréhension du mécanisme raciste. Car le traitement analogue dont relèvent les diverses catégories aliénées et opprimées (au nom d'un signe biologique irréversible, donc « racisées ») nous montre leur identité de statut dans leur rapport à la société dominante (c'est-à-dire ici racisante).

3°) Le racisme est habituellement abordé dans la perspective d'une spécificité des différents racismes et non de sa généralité. Or il semble que l'histoire et la recherche elle-même aient déjà fourni des éléments qui incitent à changer de perspective. La

croyance essentialiste, générale, voit dans les objets concrets eux-mêmes et leurs caractéristiques les causes des mouvements sociaux. La spécificité des noirs, des femmes, des juifs sont considérée comme facteur des situations où se trouvent impliqués ces acteurs sociaux, sans qu'on les mette jamais en rapport avec le sens qu'ils prennent dans l'organisation symbolique qui sous-tend les mouvements concrets. Cependant la situation concrète commune – l'oppression – est accompagnée d'une idéologie qui peut s'incarner dans des groupes interchangeables. Les races et les catégories racisées se remplaçant au cours du temps, assumant tour à tour des rôles et des significations identiques. Ce qu'étaient au XVII^e siècle les paysans, les ouvriers le sont devenus au XIX^e pour être remplacés dans le cours du XX^e par les Nord-Africains. Il en fut de même pour les « sauvages » des XVII^e et XVIII^e, relayés par les enfants. Cette variabilité des groupes visés est bien propre à attirer l'attention sur la fragilité des caractères « essentiels » qui seraient ceux des groupes opprimés.

4°) Plus encore, la fixation à la spécificité des racismes a contribué à voiler la très réelle spécificité du racisant en abordant ce dernier dans une optique de généralité qui excluait une définition sociologique de sa position. Mettre l'accent sur la généralité des racismes dans une société donnée – et non plus sur la spécificité d'un racisme – nous donne une chance de distinguer la source de l'acte raciste et de définir la spécificité du racisant.

Il s'agit donc d'un renversement de la perspective habituelle (généralité du racisant/spécificité des racismes) en faveur de l'optique : généralité des racismes/spécificité du racisant.

Le travail s'est effectué selon deux dimensions temporelles, l'une synchronique, sur l'époque actuelle (de 1945 à 1960), et l'autre diachronique, tentant de retrouver l'apparition de la forme actuelle du racisme. Et selon deux dimensions de la réalité sociale, l'une concrète, celle des actualisations du rapport à « l'autre racisé » et leur expression sociale, et l'autre symbolique, celle du sens de ces événements qui est la clef de cette recherche et ordonne les trois stades précédents. Elle vis à décrire l'organisation inconsciente, lisible dans le langage courant, qui sous-tend la saisie des catégories racisées.

Ces dimensions sont en dépendance réciproque puisqu'en effet le racisme sous la forme que nous lui connaissons est daté. Il a pris son sens et son départ dans un contexte idéologique et concret qui est propre au XIX^e siècle occidental. C'est dans les conduites que l'imaginaire révèle son sens et son organisation : à travers la conduite verbale, dont nous nous sommes servis pour aborder le racisme contemporain, mais aussi dans les actes légaux et militaires ou événementiels qui l'ont fait et exprimé depuis qu'il a trouvé sa constituante majeure (colonisation, affaire Dreyfus, décolonisation, nazisme sont l'actualisation de cet imaginaire). Car le sens n'existe pas en soi, mais bien dans l'acte concret. C'est pourquoi on trouvera dans ce texte des références aux événements qui ont marqué les rapports de groupes entre eux durant le développement et les avatars du racisme de forme moderne.

La préoccupation étant celle du sens, on a éliminé le souci de définir quels buts, conscients ou inconscients, sont en jeu dans le racisme⁹. Jamais non plus nous n'avons tenté d'établir si oui ou non la réalité de la race physique existait, puisque la société, dans sa perception de la race, n'y accorde elle-même aucune importance : elle *pose* cette réalité aussi bien inconsciemment que consciemment.

Nous avons essayé d'ouvrir la voie à une définition de la race et du racisme qui tienne compte de la particularité des conduites humaines de se définir par un sens. Il faut bien en venir à déterminer la dimension que la race peut avoir dans une société

9 *Domage, car il s'agit sans doute des causes structurelles et premières, qu'il faut donc mettre en lumière pour en combattre les conséquences ou du moins leurs inter-médiations (langage, symbolique).*

humaine et non dans un manuel de sciences naturelles, à essayer de la définir en ce qu'elle est un objet symbolique qui porte le sens biologique (qu'elle soit une race réelle ou illusoire, son utilisation relève de l'imaginaire). Que ce sens biologique ait dans notre civilisation pris la relève du sacré et du théologique est de la plus haute importance pour la conduite raciste. Une société où le « culturel » serait une notion plus fondamentale que le « biologique » et primerait sur lui serait probablement, du point de vue du racisme, profondément différente. Ce qui est en cause dans le racisme c'est le niveau auquel se situe l'investissement qui, autrefois, était celui du sacré : la société occidentale depuis le XIX^e siècle a dévolu ce rôle au biologique. C'est la place de ce dernier dans notre configuration idéologique qui fait du racisme un phénomène inattaquable et sans cesse renaissant. La grande illusion du siècle des lumières qui croyait arracher l'homme à Dieu et à la nature ! La société n'a pas été arrachée à la nature : elle l'a dévorée et se l'est assimilée. Aujourd'hui elle contient la nature, l'être de socialité qu'a failli devenir l'homme occidental au XVIII^e siècle a disparu, il est devenu cet être « naturel », « biologique » et absolu, il a rejoint la « nature de l'homme » après avoir quitté « l'être de Dieu », le sacré est réinvesti. » (p. 9 à 20)

Chapitre 1 : Histoire de la race

« La perception de la race elle que nous la connaissons actuellement en France, et probablement telle qu'elle existe dans toute l'Europe occidentale, est récente. Avant le XIX^e siècle la perception de l'autre affectait des formes différentes et le contexte perceptif était si éloigné de celui que nous connaissons aujourd'hui que nous ne pouvons guère en avoir une idée juste.

Née au cours du XIX^e siècle, la saisie du monde ordonnée à la « race » a connu au XX^e la fortune que l'on sait. De la fin du XVIII^e siècle à nos jours le lien se noue entre le système perceptif essentialiste – c'est-à-dire l'idéologie raciste – et la systématisation concrète de cette idéologie ; et ce, au moment même où les pétitions égalitaires et individualistes prennent leur essor. Nous n'aurons pas grand-peine à suivre cette naissance selon l'ordre historique : il est celui de la logique. Le sens raciste est visible à partir d'un certain moment de l'histoire, et ce sens, maintenant le nôtre, se manifeste avec une complexité croissante. La conscience en est beaucoup plus vive qu'à ses débuts, ce qui ne va pas en outre sans une croissance parallèle de la censure qui, de plus en plus, devient subtile et efficace.

Devant son « universalité » (supposée) et sa constance, on pourrait penser, et on ne s'en prive pas, que le racisme est la chose la plus naturelle du monde. Nous aurions pu nous en tenir là si un accident de parcours n'avait attiré l'attention sur le fait que cette réalité était celle d'une époque et non d'une autre. En effet les textes littéraires antérieurs au XIX^e siècle rendaient un son tout différent : il y avait quelque chose qui n'était pas encore entré dans l'univers perceptif. Cela appelait à ce qu'on y regardât de plus près et à ce que des textes parlant des « autres » soient analysés pour les époques antérieures au XIX^e siècle.

La littérature du XIX^e siècle présente une homogénéité profonde avec l'expression actuelle dans la perception de la différence, que cette perception s'applique à quelque minorité que ce soit. Les journaux modernes, Gobineau, Elie Faure, Barrès, Balzac, Taine, Proust, les conversations de café, Claudel, *Paris-Soir*, Bernanos... saisissent l'altérité de la même façon, y appliquent un vocabulaire, une syntaxe, en un mot un *sens* équivalent. Par contre Rousseau, Casanova, Manon Roland, Jean Itard, Diderot, Condorcet étaient de leur côté unis par l'absence de ce sens qu'on trouve chez les précédents. Si l'on remontait dans le temps, on remarquerait cette même absence chez Pascal, Pigafetta, Marco Polo, Montaigne...

Il se passait donc quelque chose à l'articulation du XVIII^e siècle et du XIX^e siècle puisqu'à ce moment le sens changeait et c'était d'autant plus frappant que ce temps a marqué le départ d'un changement social et intellectuel profond qui allait mettre les « autres » de la société dans une situation sensiblement différente de celle des siècles précédents.

Une mutation idéologique¹⁰

Le caractère particulier du racisme en Europe occidentale, à partir du XIX^e siècle, est corroboré par la naissance durant ce même siècle de la théorie raciste, c'est-à-dire de la forme explicite de l'idéologie raciste. Auparavant le racisme ne pouvait apparaître que comme pratique non théorisée, située dans un système de justification fondamentalement différent de celui que lui donnera le siècle des sciences. Les justifications auxquelles recouraient les conduites que nous appellerions aujourd'hui « racistes » étaient d'ordre religieux (ou de caste, système qui renvoie à l'ordre sacré). La théorie, elle, renvoie par le biais de la « science » à l'ordre de la nature. Ce changement d'optique aura un certain nombre de conséquences à la fin du XIX^e siècle et au cours du XX^e siècle

Il est fort possible, il est même probable que cette mutation de la forme dans le racisme a été précédée d'un nombre indéterminé de prises de position individuelles qui présentaient déjà les caractères particuliers qui marquent le XIX^e siècle, mais leur impact était nul socialement et nous n'en avons pas pour notre part trouvé de traces dans les relations de voyage du XIII^e siècle au XVIII^e siècle¹¹.

Lorsque au début du XVI^e siècle Bartholomé de Las Casas, ayant découvert (avant l'Église institutionnelle) que les Indiens ont une âme (c'est-à-dire un statut d'homme), favorise l'importation des Nègres pour assurer les tâches que ne feront plus les Indiens, c'est que les Nègres n'ayant pas (encore) d'âme apparaissent comme pure marchandise productrice. C'est l'intégration dans l'univers du Salut, le recours à une référence située en dehors et au-dessus de l'humanité qui fait loi. Les débats de l'ancien Occident sur l'âme des femmes et des sauvages supposaient la croyance en une essence unitaire de l'homme qui trouvait sa garantie hors de l'humain. L'unité est celle d'un genre recevant sa commune existence d'un terme qui la transcende : il n'y a pas à proprement parlé d'« humanité » qui ne tirerait sa référence que de soi-même, mais plutôt un « genre humain » au sein de la Création. Dans cet univers, le seuil de l'hétérogénéité, de la racisation si l'on préfère employer ce terme moderne, se situait *en deçà* de l'appartenance au genre qui relevait du Salut, *avant* l'appartenance à la nature humaine, définie dans son rapport à Dieu. Ne disait-on pas aux États-Unis encore au milieu du XIX^e siècle que les esclaves *métis* « ont du sang humain »...

Depuis, l'unité ne se constitue plus par rapport à l'univers religieux ; les discussions ont tari sur le seuil à fixer pour l'appartenance à l'espèce rédimée, et l'humanité, notion laïque, s'est développée au cours des XVIII^e et XIX^e siècles. La notion d'étrangeté, héritée des contestations théologiques des siècles précédents (ou d'origine plus profonde), n'en a pas moins subsisté, et sous une forme qui la rend actuellement irréversible : la « différence » subsiste, installée désormais au cœur même de la nature humaine. L'espèce humaine est reconnue en soi et c'est dans son sein que se marque l'hétérogénéité. Les « autres » ne sont pas en attente au seuil de la loi, ils sont à l'intérieur de la loi mais selon un statut différent, le racisme moderne parle de « *sous* » humanité : à la fois humanité et moins que l'humanité. Cette variation topologique au

10 L'emploi du terme « mutation » comporte deux graves inconvénients : sa connotation naturaliste en premier lieu, le fait qu'il évacue la cohérence historique du phénomène en second lieu. Mais il est le seul qui soit assez fort pour faire sentir l'ampleur et la violence du changement intervenu.

11 Marco Polo, Pigafetta, Abbé Prévost, Bougainville, Sade.

sein d'un univers unique se retrouve aisément dans les expressions « tiers-monde », « sous-développé », « *developed/developing* » pour ne citer que les plus courantes. Pour reprendre une formule célèbre, tous sont égaux à ceci près que certains le sont davantage, et certes le racisme moderne distribue à tous la même qualité, mais en quantité variable. Le sentiment d'une différence d'essence intervient dès lors que la question de l'autre se pose en fonction de l'humanité et non plus en fonction de la dépendance divine ; lorsque le scandale de la différence met en question l'identité de celui qui perçoit au lieu de renvoyer à la transcendance. La perception de l'autre comme *essentiellement différent* n'existait pas en Europe avant le XIX^e siècle. Le sentiment provoqué sur l'Occidental par le non-Occidentale ou le minoritaire était parfois, sans que ce soit d'ailleurs la règle, d'étrangeté mais non d'hétérogénéité. Les différences dites raciales actuellement perçues ne l'étaient pas. Les différences personnelles, les ressemblances avec des individus ou des coutumes de leur propre civilisation sont alors le mode d'appréciation constant des voyageurs occidentaux. Le « différent » y prend figure de variabilité, sans plus. Il est difficile au sein d'une culture obsédée comme la nôtre par les différences et qui les radicalisent constamment, de se faire une idée de l'aisance et de la facilité avec lesquelles ces textes nous entretiennent d'un monde où nulle faille n'est encore apparue. » (p. 23 à 28)

« La race n'avait pas jusqu'alors la place centrale que nous lui donnons maintenant et, en un sens, on pourrait supposer avec quelque raison qu'elle n'existait pas tant sa saisie était différente de celle que nous en avons. A partir du XIX^e siècle tout change, la race devient une catégorie intellectuelle et perceptive prioritaire. Le terme « race » lui-même acquiert le sens de groupe humain en quittant le sens plus étroit de lignée. Au demeurant, il était auparavant un terme de classe dont on aurait peu songé à recouvrir le peuple dont l'obscurité ne se pouvait parer de tels prestiges. Mais surtout il y a alors naissance des termes spécifiques à ce que nous considérons actuellement comme des races.

Soit que les termes prennent un sens nouveau, soit le plus souvent qu'ils soient absolument neufs. Ainsi la désignation « nègre », née au XVI^e siècle (on ne pourrait soutenir avec sérieux que les Européens n'en aient jamais rencontrés auparavant !), et qui avait gardé pendant longtemps une signification sociale prévalente, verse dans la classification raciale. « Jaune » comme « sémite » n'apparaissent qu'alors, ce qui est également le cas de « aryen » dans le sens racial. La série des termes « sémitique, sémite, sémitisme, antisémitisme » donne une idée juste, à travers la logique qu'elle développe, de la constitution de l'idéologie raciste.

« Sémitique » est le premier né, relativement ancien, 1836 : il désigne le groupe des langues sémitiques ; pour le moment il n'a aucune connotation raciale. « Sémite » est le deuxième, il apparaît en 1845 et désigne le caractère « raciale ». « Sémitisme » marque l'étape suivante, il est le mot de la « racialisation » d'une race, l'entrée dans l'univers mental du trait particulier censé caractériser cette dernière (1862). Enfin le mot qui prolonge l'escalade est l'aboutissement de la conduite mentale qui fait de la race une notion « fermée ». Il est l'enfant du précédent : « antisémitisme » entre dans la langue en 1889.

Est-il nécessaire de rappeler la date de « l'Affaire » [Dreyfus], cet acte annonciateur du XX^e siècle et qui marque l'entrée dans les faits de l'évolution des idées : 1894 ? » (p. 30 à 32)

Chapitre 2 : Le rapport aux « autres »

« La violence de la lutte des classes, les nationalismes naissants¹², la violence colonisatrice, la réalité irrécusable des groupes minoritaires ouvrent la voie à l'hypostase [*le principe premier*] d'une irréductible différence. La race, le déterminisme essentialiste, naît de la confrontation entre la diversité humaine théorique – celle que nous héritons du siècle des lumières – et la diversité des groupes concrets qui éclate au siècle industriel. Deux conceptions de cette diversité vont se faire jour : évolution darwinienne ou évolution marxienne, lutte biologique (des races, pour l'homme) ou lutte des formes économiques. On a vu que le XIX^e siècle avait choisi.

La situation

La société se renverse littéralement dans les premières années du XIX^e siècle, à la fois dans la pratique du pouvoir et dans l'organisation socio-économique. D'une part, la classe qui se trouvait au sommet de la pyramide sociale perd le pouvoir politique après l'avoir conservé durant plusieurs siècles, d'autre part elle le perd au profit d'une classe infiniment plus nombreuse qu'elle-même. La noblesse, qui représentait deux ou trois pour cent de la population et qui tenait la terre et l'Église¹³, se voit remplacée par une fraction du tiers état, la bourgeoisie, qui dispose désormais du pouvoir politique après s'être acquis la maîtrise économique et technique durant les décennies précédentes. Dès ce moment, avec le développement industriel, le prolétariat se forme qui peu à peu se cristallisera en classe ouvrière au travers de luttes sanglantes et renouvelées. Il se forme à partir de la fraction pauvre et paysanne du même tiers état. Une importante partie de la population passe du paysannat à l'industrie : au déclin du XVIII^e siècle 80 % de la population est rurale ; à l'orée du XX^e la proportion sera inversée puisque 60 % de la population est citadine. Une classe donc, la noblesse, disparaît totalement en tant que classe ; l'ensemble de la population change de mode de vie en passant de l'économie de subsistance à l'économie salariée ; le pouvoir politique passe entre les mains d'un groupe qui en était éloigné malgré la maîtrise des transformations économiques qu'il avait acquise. En même temps ce nouvel ensemble change les rapports avec l'extérieur en tentant de soumettre les pays étrangers. Ce n'est pas tant de l'entreprise de conquête napoléonienne si rapidement démantelée qu'il s'agit que du développement de la colonisation qui, entre 1830 et 1914, partage une grande partie du monde entre les nations occidentales et transforme une production jusque-là largement autochtone en économie coloniale. Car la colonisation entre dans une phase d'exploitation systématique des territoires, fondamentalement différente en ce qui concerne le rapport à l'autre de la colonisation de comptoirs ou d'établissements qui existait avant le XIX^e siècle.

Les positions normatives du XVIII^e siècle n'étaient encore que pur principe, elle s'exerçaient dans un contexte concret qui en réduisait la portée. A preuve, le plus beau temps de l'esclavage et du trafic des esclaves fut ce XVIII^e où se proclamait la soif de « liberté » et d'« affranchissement ». Mais si les actions de bois d'ébène étaient côtées

12 La théorie des races de Gobineau était liée à un courant très répandu alors dont Fichte fut l'un des premiers représentants : le nationalisme pangermain. C'est un nationalisme racial. Or, si Gobineau lui-même est très farouchement antinationaliste, il partage entièrement les pétitions racistes de ce mouvement, et c'est justement pour des raisons raciales qu'il s'élève contre la notion d'identité nationale. Les justifications de son racisme sont puisées dans l'antagonisme des classes sociales. Il est d'ailleurs difficile de parler de « classe sociale » dans l'optique de Gobineau ; pour lui elle ne saurait se nommer ainsi puisqu'elle est groupe racial. Sa position personnelle au sein de la société bourgeoise et industrielle a, semble-t-il, joué un rôle capital dans sa vision de l'histoire sociale. Pourtant on ne peut se limiter à ce type d'explication au moment même où le racisme peut être aussi bien antinationaliste ou nationaliste, aristocrate ou populaire selon que nous sommes en France ou en Allemagne. L'idéologie raciste déborde largement le cadre de ses producteurs théoriques. Elle apparaît dès cette époque comme un fait de culture globale. Son expression extrême se cristallise au sein du groupe le plus sensible, mais son existence diffuse se lit dans tous les textes d'alors.

13 Au moment de la Révolution, les dignitaires de la hiérarchie ecclésiastique sont obligatoirement nobles.

dans les Bourses de Nantes ou de Bordeaux, ce trafic n'était pas intégré dans une structure publique, en France du moins. C'était un processus relativement individualisé, incontestablement précurseur de la structure d'exploitation qui va suivre mais encore recouvert du sceau privé. Les comptoirs de colonie sont encore un mélange de propriété royale et de propriété foncière ou commerciale de caractère privé. C'est l'industrialisation, phénomène de masse, qui est à l'origine de la colonisation comme exploitation systématique des territoires conquis ; tout comme leur caractère de propriété nationale est contemporain de la naissance du sentiment national de l'idéologie révolutionnaire.

Ces traits, remplacement du privé par le national, du sporadique par le systématique, introduisent une idéologie qui répond à leur caractère global. Cette idéologie, propre aux phénomènes d'industrialisation et de colonisation, présente certaines particularités que nous allons tenter de cerner. (p. 43 à 46)

Mécanisme de minimisation et de justification

L'expansion systématique de la colonisation et de l'exploitation s'effectue en mettant en avant le caractère aventureux et individuel des expéditions et en oblitérant les existences des populations concernées : les territoires sont « vierges ».

La justification, quand elle a lieu d'être énoncée, se fait par des métaphores hygiéniste et médicale comme « mission civilisatrice ».

L'antisémitisme, caducité de la religion, naissance de la race

« Les sciences humaines s'attachent souvent au phénomène de persistance des valeurs anciennes au sein de structures nouvelles. C'est précisément une telle situation qui fonde le racisme moderne : l'idéalisme humanitaire de la révolution persiste sous l'intensification des mécanismes d'exploitation (industrialisation, colonisation), créant un conflit que résout la naissance de l'idéologie raciste. Trouaille utile au plus haut degré : le système de valeurs ne disparaît pas, il réintègre en leur donnant une justification nouvelle des conduites qui contredisent les pétitions de principe¹⁴.

Certes, les implications possibles du jeu des faits concrets et des valeurs dépassent de loin le simple réajustement idéologique dont on parle ici, mais cette optique permet de voir selon quel schéma s'organise le réinvestissement de valeurs « dépassées » au sein d'une situation nouvelle. Un certain nombre de phénomènes concrets se trouvent donc intégrés par le système de valeurs précédent, ils sont récupérés en quelque sorte. Ces phénomènes concrets étant eux-mêmes d'ailleurs accompagnés de la création de valeurs nouvelles. Et les valeurs nouvelles, lorsqu'elles sont largement répandues, sont à leur tour transformées, recrées, pour répondre aux développements de formes économiques qui ne pourraient intégrer ces valeurs telles quelles¹⁵.

La croissance de l'idéologie raciste dépend en fait étroitement des valeurs égalitaires : elle est une réponse à la pétition d'égalité. Ces deux formes tirent leur sens de la conception nouvelle de l'humanité dont avait accouché le XVIII^e siècle. D'un côté

14 C'est justement parce qu'on ne peut réduire la persistance des valeurs anciennes à un poids mort (qui serait éliminable pour les uns en agissant sur le système de valeurs lui-même, pour les autres en changeant par priorité les structures économiques) qu'il semble que, pour le moment, tout effort normatif en ce sens, aussi sincère soit-il, aboutisse à un échec relatif. Ou, pire, qu'il engendre une situation encore plus insoluble car plus complexement nouée.

15 Comme le font remarquer Roger Bastide à propos du néo-colonialisme ou Betty Friedan pour la situation des femmes aux États-Unis, le mécanisme oppressif se reconstitue en intégrant les éléments idéologiques qui ont accompagné la phase de libération.

nous avons, eu égard à l'idéologie égalitaire, une justification de l'exploitation industrielle et coloniale par le recours à une nature irréductible et fatale. D'un autre côté, les expressions idéologiques nées de ces phénomènes concrets eux-mêmes, telles que sélection biologique, force vitale, victoire du plus fort, lorsqu'elles sont confrontées avec la toujours fondamentale valeur humanitaire réapparaissent sous la forme de « compétition démocratique », « mission civilisatrice », « progrès », etc. L'idéologie raciste résulte ainsi du croisement d'une organisation mentale ancienne, la saisie des différences, et du développement d'une structure matérielle, l'extension systématique des exploitations ; ces deux faits se sont réorganisés à un niveau de justification différent après le passage au pouvoir d'une classe qui remplaçait l'idéologie théocratique par l'idéologie humanitaire.

Le système raciste postule la diversité essentielle des groupes en présence dans une situation donnée, postulat qui est une justification. Ce système de justification n'apparaît comme tel et ne peut être compris que pour autant qu'on met en regard les manifestations matérielles d'une oppression et les traits idéologiques qui l'accompagnent¹⁶. En effet cette hétérogénéité postulée entre les groupes exprime un rapport concret : le fonctionnement d'un ensemble constitué par l'opresseur et l'opprimé, celui qui juge et celui qui est jugé ; il y a communauté objective. Le jugement qui est porté sur cette situation commune exprime la nécessité de donner une caution à ce type de relation, en l'occurrence l'oppression. Mais ce jugement, ou si l'on préfère cette forme idéologique, n'est pas une forme morte : les superstructures ne sont pas de simples produits, elles interviennent dans l'ordre de la causalité. Et, au sein même de la décolonisation et des bouleversements que le XX^e siècle verra dans les anciennes structures de domination, la justification de l'oppression par la nature va bloquer le processus de changement. L'univers des valeurs est rigide et les rapports entre les groupes sont pétrifiés. Le grand Mogol, le roi de Kongo ou les princes Inca ne sont plus les cousins des princes d'Occident, ils sont passés par la géhenne de l'essence raciale.

Le phénomène de l'apparition des races au XIX^e siècle se constitue donc de l'alliance de trois caractères de la société de ce temps.

1^o) Les acquisitions empiriques et idéologiques de la philosophie des lumières et révolutionnaire : reconnaissance de la diversité des cultures, postulat de l'unité de l'espèce humaine.

2^o) Le développement des sciences au XIX^e siècle et la focalisation sur la biologie et l'anthropologie physique d'une part sur la causalité interne au travers du déroulement temporel d'autre part.

3^o) Le développement industriel, particulièrement la prolétarianisation et la colonisation qui fondent une société profondément nouvelle.

Cette idéologie permet alors de résoudre l'antinomie entre les valeurs humanitaires dont l'impact a été si élevé à la suite de la révolution, et le déroulement concret de l'histoire économique de l'Europe dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle n'est pas précisément la mise en œuvre de la morale de l'égalité et du bonheur. Car comment résoudre le problème moral que pose à une société « libérale et éclairée » la réalité indéniable de l'exploitation et de l'aliénation ? Comment résoudre la question que pose l'aliénation du moi dans les « morceaux » de l'humanité qui sont aliénés par le mécanisme social¹⁷ ? Comment la résoudre, sinon en projetant l'aliénation hors de moi-même ? De l'unité de l'homme, conquête bourgeoise¹⁸, confrontée à l'inégalité réelle sort une rationalisation dont le discours fondamentale expose :

16 L'idéologie de la différence essentielle est la forme dernière de manifestations qui sont spécifiques à chacune des situations d'oppression. « Absence » de certains opprimés (par exemple, comme on vient de le voir, les colonisés), « masque » pour les autres (par exemple les juifs ou les femmes) se refondent dans une idéologie unificatrice qui reprend et cristallise la distance.

17 Aliénation du « moi » en effet : puisque l'unité humaine est devenue le fondement des valeurs toute aliénation d'une partie de l'humanité aliène l'ensemble.

Je ne suis pas responsable puisque c'est biologique. Ils sont autres car en nature ils ne peuvent pas être moi. En fait ils sont responsables de l'oppression que j'exerce sur eux par leur incapacité naturelle à être moi-même, à se faire moi-même. L'oppression que j'exerce contre moi-même en opprimant une partie de l'humanité dont je suis la mesure et le sens, la faute retombe sur eux et leur incapacité héréditaire de se faire ce que je suis.